

Séparation

13 août 1961, Berlin-Ouest

Les secousses répétées envahissent le rêve de Jutta tel un tisonnier fouaillant un brasier, craquelant la chape de sommeil.

— Jutta ! Jutta !

La voix d'Hugo vibre d'une urgence assourdie. Les yeux de Jutta s'accommodent au velours noir de sa chambre. Son cousin la palpe à tâtons, mais elle demeure pour lui un contour fantomatique dans l'obscurité.

— Qu'est-ce qui se passe ? C'est Karin ? Son état s'est aggravé ?

Jutta pense aussitôt à une catastrophe, à la mort, peut-être, si forte est l'anxiété qui a été la constante de son cauchemar mouvant – des rêves où seule flottait la présence de Karin. Elle et personne d'autre.

— Non, ce n'est pas Karin, du moins, on n'a pas d'autres nouvelles.

Le murmure pressant d'Hugo se fraie un chemin jusqu'à sa conscience, l'impatience de son cousin achevant de la réveiller.

— Qu'est-ce qu'il y a, alors ?

Jutta s'assied dans le lit en frottant ses paupières engluées d'un sommeil irritant.

—Il se passe quelque chose dehors. Je vais aller voir. Tu viens avec moi ?

C'est à peine une question, à peine une option. Pour une raison mystérieuse, Hugo espère qu'elle va venir avec lui. Jutta l'a déjà accompagné une ou deux fois lorsqu'il partait couvrir un événement pour la station de radio berlinoise qui l'emploie : Hugo est jeune reporter, à savoir juste un cran au-dessus de stagiaire et de coursier. Son dernier reportage date d'il y a six mois, il s'agissait d'une escarmouche dans Invalidenstrasse, près de la frontière intérieure où des gamins de l'Ouest lançaient des pierres sur les gardes est-allemands, avant de se replier à toute vitesse, comme s'ils voulaient renouer le cordon ombilical avec leur mère. Les polices de l'Est et de l'Ouest avaient rapidement mis un terme à ce bref épisode, personne n'ayant envie de déclencher un conflit à grande échelle pour quelques gravats. Jutta n'avait pas spécialement apprécié l'expérience.

—Je suis obligée ? lui demande-t-elle paresseusement.

—Je crois plutôt que c'est toi qui vas vouloir venir. D'après mes collègues de la radio, il se passe un truc énorme. Un mur serait en construction.

En dépit de la chaleur de ces dernières semaines, il fait froid dans Berlin-Ouest, à trois heures du matin ; sous son léger blouson, Jutta frissonne et enserre la taille d'Hugo à l'arrière de sa petite mobylette à deux temps qui vrombit dans les rues sombres. Ils filent en direction de l'est, vers la mince ligne de démarcation qui divise leur ville. Sa queue-de-cheval faite à la va-vite flotte telle une bannière noire dans leur sillage. Plus ils approchent des artères principales, plus il y a du monde : pas des hordes, simplement des noctambules qui, en temps normal, seraient rentrés chez eux après avoir passé un samedi soir d'août dans le quartier des clubs de la Kurfürstendamm¹. D'ailleurs, la ville s'est en partie vidée de ses habitants,

1. Kurfürstendamm, souvent abrégée en Kru'damm, est l'une des principales avenues commerciales de Berlin.

partis profiter du week-end dans leur maison de campagne. Mais les deux cousins ne sont témoins d'aucune dissension, pas encore, et d'aucune protestation. Jusqu'ici, seul un flux réduit mais régulier progresse vers sa destination, la porte de Brandebourg.

À leur arrivée là-bas, Jutta et Hugo aperçoivent un rassemblement devant l'énorme monument en pierre, symbole de la liberté de Berlin, une liberté conquise de haute lutte. Il y a bien une centaine d'individus, estime Jutta, malgré l'étrange silence qui règne. Tous, sans exception, ont le regard braqué dans la même direction : la Porte. Sauf que ce n'est plus une porte : normalement, une porte, ça s'ouvre et ça se ferme. Or celle-ci est à présent close, barricadée par de longs barbelés du côté Ouest et par un rang serré de Vopos, les représentants de la Police du peuple de la RDA, du côté Est. Dans la lumière bleue, brutale et inquiétante des lampes torches, Jutta plisse les yeux pour distinguer le cordon de militaires : il s'y mêle des soldats des Groupes de combat de la classe ouvrière, reconnaissables à leur casque à visière, et dont l'uniforme en désordre donne l'impression qu'on les a tirés du lit une minute plus tôt ; toutefois, ils ont eu le temps de s'équiper d'une courte et robuste mitraillette.

Hugo gare sa mobylette et laisse Jutta en arrière : il est en mission pour sa station de radio, un reportage sérieux. Il sort son matériel d'enregistrement et le passe en bandoulière. Comme dans un rêve, Jutta avance vers la Porte : les policiers ouest-allemands se déploient lentement pour former leur propre rangée de fortune devant l'affreux barbelé, ne sachant trop s'ils sont censés empêcher les gens de traverser ou simplement maintenir la paix qui pourrait être troublée. Parce qu'ils n'ont pas été prévenus. Personne ne l'a été.

Ce sentiment de division n'est pas étranger à Jutta comme à ses concitoyens berlinois : depuis 1945, la capitale de l'Allemagne est coupée en deux par une frontière intérieure qui sépare le côté soviétique, à l'est, du côté des Alliés, à l'ouest.

Sauf que cette limite, presque tracée à la craie, se déplace de temps en temps lorsque les quatre grandes puissances s'affrontent pour le contrôle de tel ou tel service public : transport, eau, électricité. Entre-temps, les Berlinoises franchissent la frontière à pied – et ce malgré les quelque quatre-vingts points de contrôle répartis dans la ville – et continuent de vivre normalement, certains résidant à l'Ouest et travaillant à l'Est, et vice versa. Berlin est un îlot dans la mer que représente la nouvelle République démocratique d'Allemagne de l'Est – la RDA – mais tous ses habitants se mélangent entre eux. Ils sont avant tout berlinois.

Mais ça... Jutta n'a jamais vu une barrière concrète traverser sa ville de part en part, une barrière qui n'a pas été conçue pour être déplacée. Celle-ci est métallique et acérée, elle lui lacérerait la peau et lui entaillerait la chair si d'aventure elle osait la franchir, c'est une contrainte physique qu'elle ne peut transgresser – ni elle, ni personne.

Jutta, bouche bée, est transpercée par la peur. L'idée même que cet obstacle va s'étirer sur toute la longueur de sa ville natale suffit à la tétaniser – en raison de ce qui se trouve de l'autre côté. Pas les troupes et les chars soviétiques qui patrouillent dans l'arrière-pays de la RDA, prêts à venir en aide à leurs tout derniers alliés communistes ; pas même la Stasi – la Police secrète d'Allemagne de l'Est – crainte par le monde entier et qui s'insinue dans chaque centimètre carré de Berlin, Est et Ouest : la Stasi a des yeux et des oreilles partout. Rien de tout cela, non. Karin. La malchance a voulu que sa sœur se trouve de l'autre côté, en Allemagne de l'Est. Mais Karin n'est pas seulement la sœur de Jutta, c'est son unique sœur, sa fratrie tout entière. Sa jumelle. Sa moitié.

La panique l'envahit : combien de temps cette situation va-t-elle durer ? Et s'ils ne la laissent pas entrer ou s'ils ne laissent pas sortir Karin ? Que faire ?

Jutta regarde par-delà la porte de Brandebourg devant laquelle se pressent les badauds, par-delà les gardes qui

déroulent toujours plus de rouleaux de barbelés, par-delà des camions de transport de troupes qui envahissent les lieux. Par-delà encore, des gens s'attardent, hésitants, des Berlinois comme elle, piégés de l'autre côté. Leur visage reflète-t-il la même perplexité que le sien ? se demande Jutta. Des personnes la dépassent, murmurant pour eux-mêmes et tous ceux à portée d'oreille :

— Qu'est-ce qui se passe ? Il a dit qu'il n'y aurait pas de mur. Il l'a dit clairement, non ? Pas de projet de mur.

Dans la foule, certains opinent. Oui, eux aussi l'ont lu et entendu. C'était il y a quelques mois : debout derrière son pupitre, Walter Ulbricht, dirigeant communiste de l'Allemagne de l'Est, annonçait devant la presse et plusieurs témoins qu'« aucun mur » ne diviserait la ville. Quant aux deux nations, ça, c'était autre chose. Depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, le Rideau de fer sépare l'Allemagne de l'Ouest de l'Allemagne de l'Est, Berlin formant l'unique membrane perméable entre les deux. On a du mal à se représenter une métropole entière comme une île au milieu de la mer-territoire de la RDA, à 160 kilomètres de la RFA, mais c'est pourtant la réalité dans le monde d'après-guerre. Pour les Alliés, Berlin-Ouest est une présence symbolique mais coûteuse derrière le Rideau de fer, une ville qu'ils s'efforcent d'animer à grand renfort de fonds et de troupes. Pour les Allemands de l'Est, en revanche, la frontière de la ville sert de portail vers l'Ouest, c'est un itinéraire poreux pour ceux qui veulent désespérément fuir le communisme. Des centaines et des centaines de personnes l'ont emprunté ces dernières années, vidant la RDA de ses travailleurs les plus qualifiés.

Mais il semblerait que tout ça soit terminé. Pas seulement ici et maintenant. Pour toujours.

La rêverie de Jutta est interrompue par Hugo qui s'est matérialisé à ses côtés et la tire par la manche.

— Viens, on devrait y aller.

Son visage long et mince est rougi par l'excitation qu'il ressent à traquer l'événement, à réaliser le plus grand des reportages, mais aussi par la peur de ce que l'avenir leur réserve, à lui et à tous les Berlinoises. Il court vers sa mobylette, sec, nerveux, visiblement impatient que Jutta monte à l'arrière.

—Où ? demande-t-elle.

C'est littéralement le premier mot qu'elle prononce depuis qu'elle a vu les barbelés et il semble étranger à sa bouche.

—Je dois voir... s'il va jusqu'au bout... encercle.

Hugo parle dans une sténo surexcitée, mais Jutta comprend ce qu'il veut dire et en est encore plus glacée. Y aura-t-il d'autres barbelés, à chaque point de contrôle ? S'ils englobent tout le côté Ouest, comme elle le craint, atteindre Karin sera presque impossible.

Jutta s'imagine se frayant avec peine un passage entre les barbelés, leurs pointes s'accrochant à ses vêtements, lacérant sa peau, jusqu'à ce que la douleur la force à s'arrêter pour détacher cette ronce artificielle de sa chair. Et ensuite ? Arriver couverte de sang et de plaies à l'hôpital où Karin a été admise et ne savoir comment organiser leur fuite ?

—Je dois trouver un moyen de traverser, de rejoindre Karin ! crie-t-elle à Hugo tandis qu'ils filent vers le nord, dans les rues de Berlin-Ouest qui se remplissent à présent que la rumeur s'est propagée jusqu'aux habitants qui dormaient encore.

Perplexes, certains sont encore en vêtements de nuit, leur pyjama dépassant des pantalons et des chemises enfilés à la hâte. Il règne une confusion silencieuse.

—Il faut d'abord qu'on trouve un point de contrôle ouvert, lui lance Hugo par-dessus son épaule.

L'ambiance est moins calme, quoique tout aussi désordonnée, lorsqu'ils s'arrêtent brièvement à l'échangeur de Bornholmer Strasse, l'un des huit passages encore ouverts, où la foule commence à donner de la voix.

—Ce n'est pas juste, crie faiblement un homme. Ce n'est pas démocratique !

Il a raison, car au-delà du mince fil de fer barbelé, il y a le communisme, mais peut-être se sent-il mieux en le disant.

Une autre voix s'élève :

—Ils ont arrêté le S-Bahn¹ à la gare de Friedrichstrasse, ils renvoient les trains vers l'Est.

Quelqu'un d'autre crie que le U-Bahn² est également à l'arrêt, signalant que la boucle ferroviaire qui entoure la ville est désormais interrompue. On brise une chaîne, on en érige une autre.

Hugo disparaît à nouveau dans la foule, son micro tendu gauchement devant lui, tel un joueur du Moyen Âge. Au-delà de la rangée de protestataires, Jutta aperçoit un jeune garde-frontière est-allemand près du poste de garde. Un œil sur la mitraillette qu'il arbore comme les autres, Jutta se fraie un passage jusqu'aux barbelés. La surprise se peint sur le visage du garde-frontière : personne n'a encore osé s'aventurer si près, les gens préfèrent protester à distance et reculer après les avoir apostrophés avec colère, leurs imprécations résonnant encore dans l'air. Malgré son air hagard, il a la décence de baisser son arme en voyant Jutta approcher.

—Est-ce que je peux... est-ce que je peux traverser ? demande-t-elle.

Le garde-frontière la regarde avec effarement. Pourquoi diable cette fille voudrait-elle traverser ? Elle est du côté libre, dans l'enclave qui symbolise l'Ouest. Pourquoi voudrait-elle aller à l'Est ?

—Non, répond-il, incrédule. Personne ne passe. Pas aujourd'hui. Pas sans une autorisation.

Puis, voyant le désespoir de Jutta culminer, il ajoute :

—Désolé, Fräulein.

—Mais ma sœur... supplie Jutta. Elle est hospitalisée de votre côté. C'est une Berlinoise de l'Ouest (*et pour la première*

1. S-Bahn : train de banlieue.

2. U-Bahn : métro.

fois, elle ressent la force brute de la distinction). On va sûrement la laisser rentrer chez elle ?

—Je n'en sais rien, Fräulein.

Le garde-frontière reprend son air détaché, le regard fixé au loin. Il doit vouloir se protéger de toute émotion, pense Jutta. Tant que des vieilles femmes ou des enfants ne s'effondreront pas devant lui, il ne craquera peut-être pas. Peut-être a-t-il une mère profondément fière de la place qu'il occupe dans l'armée est-allemande, un fils garde-frontière dont elle vante les prouesses à ses voisines d'immeuble. N'empêche, pour l'instant il semble prier intérieurement : *Je vous en prie, Fräulein. Vous pouvez me crier dessus, me réprimander. Je vous montrerai la crosse de mon arme, mais je vous en prie, ne pleurez pas.*

Justement, si elle s'attarde encore, Jutta sent qu'elle va fondre en larmes. Elle s'éloigne, son masque de détermination se craquelant sous l'effet de la détresse. Hugo n'est nulle part alors qu'elle a besoin de lui, sa grande tige de cousin, elle a besoin de poser sa tête contre son torse osseux, sur son tee-shirt blanc et propre, et de partager son désespoir avec lui. *Karin, oh, Karin ! pourquoi diable es-tu allée là-bas ?*

Personne n'aurait pu prévoir, bien sûr : ni les barbelés qui allaient devenir le Mur, ni la malheureuse suite d'événements qui avait conduit Karin à l'hôpital de la Charité de Berlin-Est où une longue cicatrice rouge marquait l'ancien emplacement de son appendice gonflé par l'inflammation.

—Karin, tu ne peux pas attendre jusqu'à demain ? Je viendrai volontiers avec toi, lui avait dit Jutta la veille à peine.

C'était un samedi après-midi ensoleillé et elles avaient toutes deux envie de fuir la chaleur de l'appartement familial, au deuxième étage : aller voir des amis, s'asseoir dans le parc ou à la terrasse d'un café.

—Mais j'ai promis que j'irais rencontrer ces gens. Ils sont très importants dans le milieu de la mode, avait protesté Karin.

Si je me débrouille pour que l'un d'eux remarque mes dessins, j'aurai peut-être une chance de quitter mon boulot sans avenir.

Elles savaient toutes deux que la calme détermination de Karin finirait par emporter le morceau, mais cette dernière piaffait déjà d'impatience.

Et donc, Karin, qui aspirait à devenir dessinatrice de mode, s'était rendue toute seule au bar de l'Académie des arts dans Berlin-Est, son carton à dessins sous le bras, en dépit des réticences de leur mère qui lui trouvait mauvaise mine. Karin avait d'ailleurs confié en secret à Jutta qu'elle se sentait « un peu barbouillée ». Durant la nuit, Jutta l'avait entendue vomir dans les toilettes, en proie à de bruyants haut-le-cœur. Au matin, elle était pâle, mais ne souffrait pas.

Jutta, elle, avait passé l'après-midi dans Berlin-Ouest où elle devait aller voir un film français avec Irma, sa meilleure amie. En rentrant à la maison, elle avait trouvé sa mère en larmes.

— On vient de recevoir un appel de la Charité. Karin vient de sortir à l'instant de la salle d'opération.

— De la salle d'opération ? Mais qu'est-ce que... ?

Karin s'était évanouie dans le bar de l'Académie des arts. Elle avait été transportée en ambulance jusqu'à l'hôpital le plus proche et opérée en urgence – son appendice douloureux s'était perforé entre-temps. Après l'intervention, alors que Karin était encore sous l'effet de l'anesthésie, les infirmières avaient trouvé le numéro de la famille en fouillant dans ses affaires.

— Allons-y tout de suite, avait dit Jutta à sa mère. Par le U-Bahn, on peut être là-bas en un rien de temps.

— Ça ne sert à rien, avait répliqué sa mère. Ils m'ont dit qu'elle ne s'était pas encore réveillée et qu'elle allait somnoler toute la nuit. D'après le médecin, mieux vaut qu'on attende demain, quand elle aura émergé.

Et demain, c'est aujourd'hui, songe Jutta. Dieu sait ce que doit éprouver ce maudit médecin. Parce que si le projet de la

RDA était resté le secret le mieux gardé au monde, si des kilomètres et des kilomètres de barbelés avaient été répartis en cachette dans une ville aussi grande, au nez et à la barbe des dirigeants de Berlin-Ouest et d'ailleurs, comment un simple médecin aurait-il pu savoir ? Mais cela ne change rien à la situation : Jutta est d'un côté de Berlin et sa sœur de l'autre. Captive, pour le moment.

Quand Hugo la retrouve dans la foule, elle a dépassé le stade de l'émotion, rattrapée par son sens pratique. Ses réflexions tournent autour de deux axes : trouver un itinéraire qui la mène à Karin et annoncer la nouvelle à leur mère. C'est cette dernière tâche qu'elle redoute le plus. Il faudra aussi qu'elle l'annonce à tante Gerda – la mère d'Hugo et la sœur aînée de la mère de Jutta. Sans être jumelles, Gerda et Ruth sont unies par un lien presque aussi fort que celui qui existe entre Jutta et Karin.

—Hugo, je dois rentrer. Maman va se lever, si elle n'est pas déjà réveillée. On ne lui a pas laissé de mot.

—Si, j'en ai laissé un. Un gribouillis très bref, mais elles sauront que nous sommes en sécurité.

Le sommes-nous ? s'interroge Jutta, entre ces mitraillettes et ces barrières, tandis que dans les rues, l'agitation commence à bouillonner comme les entrailles d'un volcan irritable.

Hugo poursuit, galvanisé par l'adrénaline :

—En plus, j'ai croisé quelques *contacts* (il prononce ce mot avec fierté), des journalistes britanniques qui ont un bureau dans le secteur est. Apparemment, ils peuvent traverser dans un sens et dans l'autre. Ils vont apporter un message à la Charité, à Karin.

Hugo a l'air à la fois soulagé et ravi. Pour lui qui vit avec les jumelles presque depuis leur naissance, elles sont plus des sœurs que des cousines.

Ils contournent la foule et arrivent devant un homme et une femme.

—Jutta, je te présente Douglas et Sandra, ce sont des journalistes de l'agence Reuters.

Jutta sourit par politesse au jeune couple habillé avec élégance : ils vivent peut-être à l'Est, mais de toute évidence, ils achètent leurs vêtements à l'Ouest.

—Merci pour votre proposition, dit Jutta. On ne sait pas encore comment communiquer avec Karin. Un message lui tranquilliserait l'esprit en attendant.

Elle fouille dans le petit sac à dos qu'elle porte en bandoulière, en tire un stylo et un carnet, et prend appui sur le dos d'Hugo. Qu'écrire ? « *Salut, Karin, tu es peut-être emprisonnée à l'Est, mais on va t'en faire sortir.* » Non, bien sûr que non. Jutta griffonne un simple : « *K chérie, j'espère que tu vas mieux. Maman et moi viendrons te voir dès que possible. Sois sage, repose-toi ou fais autre chose ! Ja-Ja.* » Elle déglutit péniblement en signant du surnom que lui donne sa sœur depuis qu'elles sont toutes petites – Karin n'arrivait pas à prononcer « Jutta », à l'époque. Elle déchire la feuille du carnet, la plie en deux et l'adresse à « Karin Voigt, patiente » dans l'espoir que le message lui parviendra, et vite. Hugo a déjà filé ailleurs, entraîné par l'actualité.

—D'après vous, qu'est-ce qui se passe ? demande Jutta aux reporters étrangers. Comment sont les gens, de l'autre côté ?

—Perplexes, comme ici, répond la femme dans un allemand écorché par son accent anglais. Nous avons vu des chars soviétiques, mais heureusement, ils sont stationnés bien en arrière de la frontière.

—Et cette ligne va devenir un mur ?

Jutta exprime la question qui la taraude, comme tout le monde, depuis qu'elle a aperçu la barricade, il y a à peine une heure.

Les deux reporters se regardent, lèvres pincées.

—Officiellement, la RDA n'appelle pas ça un mur, répond enfin l'homme. Pour eux, c'est une « frontière de protection antifasciste ». Mais oui, jusqu'ici, toutes mes sources sont

d'accord pour dire que cette séparation est là pour rester. (Il pousse un profond soupir, regrettant déjà une existence révo-lue.) Et même si ce n'est pas clairement formulé, nous savons tous de quoi il s'agit, d'un mur qui va devenir infranchissable. Et dans très peu de temps.

Ses paroles transpercent Jutta comme des flèches, secouant l'épuisement qu'elle commence à éprouver dans tous ses muscles. Il n'est que quatre heures du matin, il fait encore nuit et son corps lui signale clairement qu'elle devrait encore être au lit. Pourtant, son esprit ne cesse de réfléchir à toute vitesse. Le sommeil est bien loin.

Après être intervenu quelques minutes sur les ondes de sa radio *via* son équipement portable, Hugo les retrouve dans leur position de repli.

Jutta encourage son cousin d'une voix pressante :

—Allons voir si on peut trouver d'autres points de contrôle, on ne sait jamais, certains pourraient être ouverts. *Il en suffi-rait d'un*, pense-t-elle.

La journaliste prend le message destiné à Karin.

—Bonne chance, leur dit-elle. Nous n'en avons pas trouvé un seul qui soit ouvert à tout le monde, ils ne laissent passer que la presse et les diplomates, mais vous pouvez toujours essayer plus au sud.

Hugo pousse au maximum le minuscule moteur de sa moby-lette dans Berlin-Ouest. Il a de plus en plus de mal à circuler. Réveillés par le bruit au-dehors, les Berlinoises descendent les uns après les autres dans les rues avec la même expression perplexe : la gueule de bois de toute une ville. Juchée à l'ar-rière de la mobylette, Jutta balaie leurs visages du regard. Les gens sont comme aimantés vers les postes-frontières, attirés non pas par une personne en particulier, mais comme par une lumière invisible, un fanal qui les sortirait de leur confusion.

Les deux journalistes avaient raison : tous les points de passage sont fermés et les gardes-frontières restent inflexibles, sourds aux supplications de Jutta, même quand elle fond en

larmes, vaincue par l'émotion. Elle a beau sangloter, ils continuent de regarder droit devant eux. Tandis qu'elle s'essuie les yeux, elle décèle la peur chez certains soldats – de simples gamins qui font leur service militaire et non des partisans purs et durs du régime – mais c'est ce à quoi on les a entraînés : à rester insensible.

Ils atteignent les vastes broussailles de la Potsdamer Platz, là où commence la Leipziger Strasse, alors que le soleil se lève. Il est presque cinq heures. Là, la méticuleuse organisation de l'Est frappe Hugo et Jutta de plein fouet : des ouvriers manient le marteau-piqueur dans un chœur assourdissant qui remplace celui des oiseaux de l'aube. Ils défoncent le béton pour y planter de lourds poteaux entre lesquels ils accrochent des fils barbelés acérés, comme des guirlandes lumineuses.

— Ils ne peuvent pas faire ça, quand même ? demande une vieille dame. Nous sommes berlinois, nous avons le droit de traverser.

— Il semblerait que nous ne soyons plus que des Berlinoises de l'Ouest, désormais, réplique gravement son voisin.

Et, désignant des badauds rassemblés de l'autre côté des barbelés, il ajoute :

— Et eux, ce sont des Berlinoises de l'Est.

L'identité des habitants de l'Est et de l'Ouest est établie depuis des années, même si jusqu'à ce jour, la frontière entre les deux nations était de pure forme au niveau de la ville. Mais cette séparation qui n'était jamais entrée en vigueur, les Berlinoises sont bien forcés de l'accepter maintenant, face aux armes et aux blindés.

— Il y a ma fille parmi eux, murmure la vieille femme qui se met à agiter un mouchoir blanc dans la lumière du soleil levant.

De l'autre côté, une écharpe vert vif flotte en réponse. Hugo hoche la tête avec compassion tandis que la vieille femme pleure de désespoir dans son micro.

— Est-ce que je pourrai aller la voir, lui rendre visite ?

Jutta se détourne de la scène. La seule image qu'elle a en tête, c'est une Karin minuscule, réduite à une main qui s'agite avec frénésie, sa voix s'amenuisant à chaque nouvelle épaisseur de barbelés.

Les conjectures fusent, mais personne ne semble avoir de certitudes, et encore moins la poignée de gardes ouest-allemands qui tentent à présent d'empêcher la confusion de se transformer en contestation ouverte : si les Berlinoises de l'Ouest ne peuvent pas protester auprès des gardes de l'Est, ils risquent de s'en prendre à n'importe quelle autre autorité. Pourtant, même les gardes-frontières de l'Ouest semblent en proie au doute : pourquoi protègent-ils cette barrière alors que ce n'est même pas la leur ? S'ils maintiennent l'ordre, c'est surtout à cause de la rangée de gardes est-allemands qui leur fait face, visage impassible et doigts crispés sur leur mitrailleuse.

Hugo entre à nouveau en communication avec sa radio pendant que Jutta se met à l'écoute de la foule. Plus au sud de la ville, aucun point de contrôle n'est ouvert, entend-elle, puis elle saisit des marmonnements : il se passe des « choses » dans la Bernauer Strasse. Elle donnerait n'importe quoi pour rentrer à la maison et chercher du réconfort auprès de sa mère et de sa tante, mais quelque chose la pousse irrésistiblement vers les barbelés qui balafrent sa ville, comme si Karin était l'aimant qui l'attirait vers la ligne de séparation. Elle sait aussi qu'Hugo doit continuer son reportage : ce jour est une tragédie pour Berlin, mais pour son cousin, c'est un événement extraordinaire dans sa carrière de reporter.

Leur mobylette remonte vers le nord, traverse le vaste parc du Tiergarten, mais contourne la porte de Brandebourg. Enfin, ils se garent à quelques rues de la Bernauer Strasse et se guident au tumulte de la foule en proie au malaise. Les gens sont concentrés dans le large V que forment les grands immeubles mitoyens en brique rouge foncé. Certains, hauts de sept étages, constituent une limite en soi : la frontière

qui divise Berlin n'a rien d'une ligne droite. Elle serpente et zigzague de façon presque aléatoire du nord au sud de la ville, coupant parfois à travers des cimetières, des parcs, voire des maisons. La Bernauer Platz fait partie de ces lieux divisés en deux : le trottoir des immeubles se trouve du côté Ouest, dans le district de Wedding, tandis que les immeubles et leurs entrées de service se trouvent à l'Est, dans le district de Mitte. Leurs occupants sont des Berlinoises de l'Est, mais à les voir se presser sur le trottoir, transportant toute leur vie dans des sacs de courses remplis à la hâte, ils comptent changer d'allégeance politique sans tarder.

L'attention d'Hugo est très vite monopolisée par l'abondance de sentiments humains qu'il se doit d'enregistrer sur son magnétophone. Jutta s'éloigne vers l'extrémité des immeubles, là où commencent les barbelés, leurs rouleaux de métal froid empilés les uns sur les autres. Le regard fixé sur les grillages aux pointes enchevêtrées, elle pense aux histoires qui circulent déjà, à ces gens sautant par-dessus les barbelés pour courir vers la liberté, laissant leur chair et leur sang sur la frontière. Une frontière qui va devenir permanente, comme l'affirme la rumeur qui va croissant depuis ces dernières heures : des amas de blocs de béton attendent d'être empilés comme des Lego pour former une verrue irrégulière dans une ville qui a déjà enduré plus que son lot de décombres après la guerre.

À nouveau, Jutta pense de toutes ses forces à Karin. Comment faire pour escalader ces blocs ? se demande-t-elle, quand une jeune femme s'avance pour appeler quelqu'un, de l'autre côté des spirales grises. Deux femmes d'un certain âge se retournent et courent vers l'obstacle, le visage déformé par le chagrin. L'une d'elles pousse un cri désespéré :

—Greta !

La plus jeune brandit à bout de bras un petit enfant d'à peine six mois, qui gigote au-dessus de l'enchevêtrement de fils barbelés. Le bébé pédale en l'air avec ravissement tandis que de l'autre côté, les deux femmes roucoulent :

—Bonjour, Franz, bonjour, mon beau. Souviens-toi de ta grand-mère, on se verra bientôt, mon chéri. On se verra bientôt...

Jusqu'à ce qu'un Vopo est-allemand s'approche et les écarte, leurs voix se perdant en sanglots. Elles savent que « bientôt » ne sera pas pour demain et à l'idée de l'épreuve qui les attend, leur perplexité cède peu à peu le pas à la détresse. Jutta et la jeune mère échangent un regard de désespoir, et peut-être une vision du futur de Berlin.

La mère berce le petit Franz tout contre elle, enfouissant la tête dans son petit corps potelé en sanglotant bruyamment, le visage rond du bébé surgissant par-dessus son épaule. Il sourit à Jutta de son sourire sans dents comme si rien n'avait changé dans son tout petit monde.

Incapable de le regarder, Jutta lève les yeux vers le ciel d'août dont le bleu extrême éclaire les rues de Berlin et ne voit que du gris.

Hugo, surchargé d'informations, doit rentrer à son bureau pour déposer ses bandes enregistrées et prendre contact avec sa rédaction. Il sait qu'il n'ira pas se coucher de sitôt, qu'il lui faudra tenir encore des heures avec pour seuls stimulants des tasses de café et l'angoisse de la ville. Il explique à Jutta qu'il va la déposer à la maison et qu'il appellera pour prendre des nouvelles de Karin.

Mais d'abord, ils s'arrêtent pour boire un café en vitesse, d'un côté de la Bernauer Platz. À chaque gorgée, Jutta lutte contre la nausée qui l'envahit, mais elle ne peut affronter sa mère et sa tante Gerda l'estomac vide. Endiguer leur détresse commune sera déjà bien assez difficile, mais elle n'a pas vraiment le choix.

Quand et comment pourra-t-elle joindre Karin avec cette barrière qui se transforme à toute vitesse en une énorme ligne de fracture entre elles ?